

13. Erasme, la table et les manières de table

extrait de : Pratiques et discours alimentaires à la Renaissance, Paris, Mouton-Rouart et Larox, 1982.

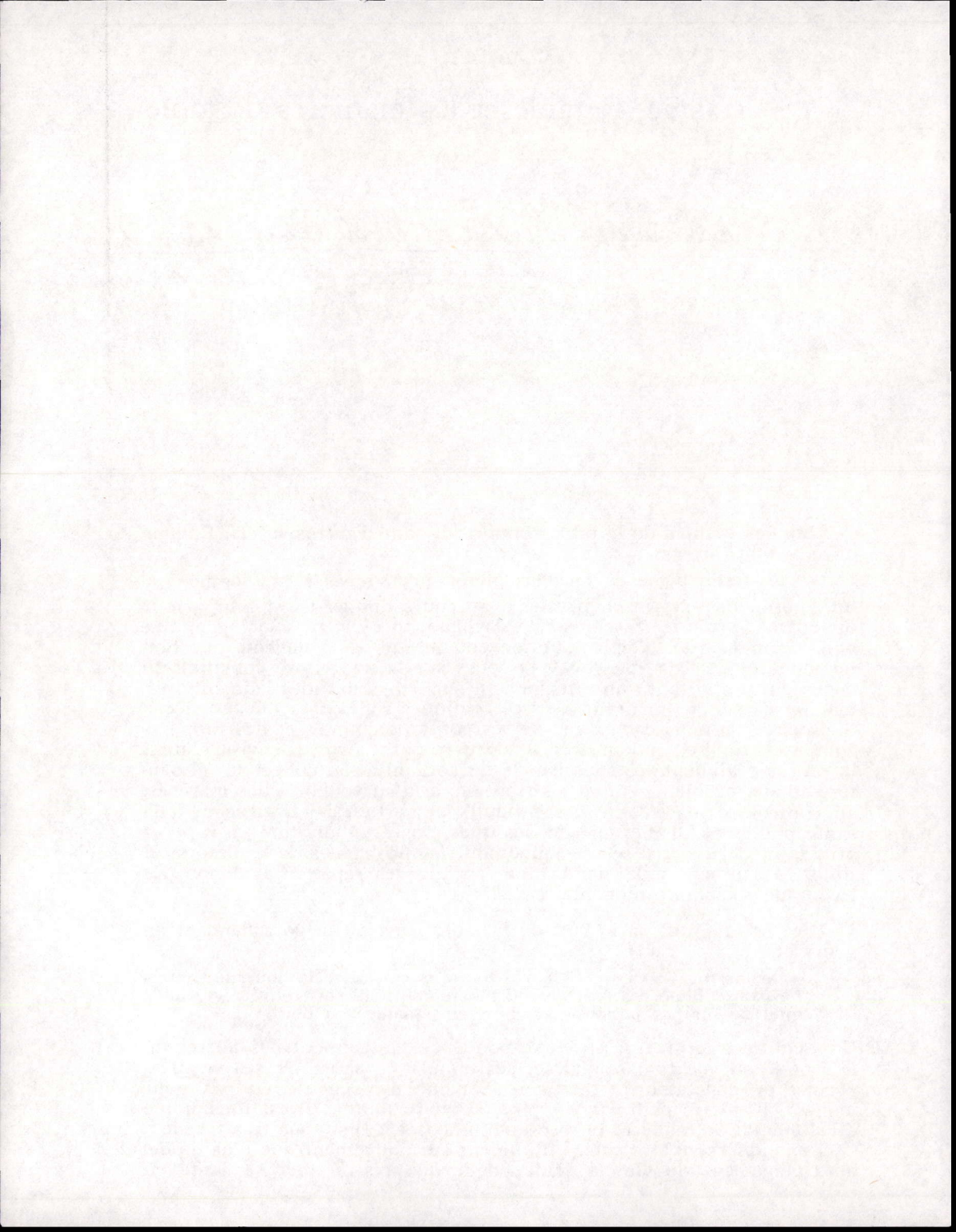
Sur les réalités de la table comme sur tant d'autres sujets, Erasme offre aux historiens

« un festin digne de Lucullus plutôt qu'un repas à la Diogène »¹, un somptueux « festin en paroles », au cours duquel il est tour à tour diététicien, pédiatre, hygiéniste, pédagogue, théologien, sociologue, économiste, moraliste. S'articulant souvent autour de la délicate question du jeûne et de l'abstinence, ce discours sur la nourriture constitue un document important, non seulement sur les habitudes alimentaires, mais aussi sur les mentalités et les pratiques religieuses du xvi^e siècle. Si Erasme ne nous cache rien de ses goûts personnels et des rapports complexes qu'il entretient avec son pauvre petit corps, il envisage aussi la pratique alimentaire sous l'angle de l'organisation collective : il s'intéresse aux problèmes de la distribution, à la surveillance des marchés, au contrôle de la qualité des produits et surtout à l'hygiène et à la santé publiques. Il met en effet les questions de nourriture en rapport avec la médecine et il se passionne pour les problèmes de la diététique. Enfin, il s'attache à la signification sociale des repas et il donne des leçons de sociabilité alimentaire.

Cet homme qui parle tant de la table n'est ni un gourmand ni un gourmet :

« Depuis ma jeunesse, dit-il, j'ai toujours considéré la nourriture et la boisson comme des remèdes et, plus d'une fois, j'ai trouvé regrettable qu'il ne fût pas possible de vivre sans manger ni boire »².

Une lecture attentive de sa correspondance, notamment des lettres où il évoque sa vocation religieuse, ses ennuis de santé ou ses voyages, permet de constater qu'il exagère à peine. Erasme ne vit pas pour manger, il mange pour vivre³, pour survivre plutôt ; il est un homme à l'alimentation modérée ou presque nulle⁴ et à l'estomac très fragile⁵. Ceci explique peut-être cela. Un aliment cuit autrement que d'habitude, un changement de vin, la seule odeur du poisson met sa santé en



péril 6. Personne n'ignore qu'Erasmus avait la fièvre en sentant du poisson, mais si l'auteur d'*Ichthyophagia*, ce savoureux colloque entre un boucher et un poissonnier, présente volontiers les produits pourris des marchands de marée comme la cause de tous ses maux⁷, il mange avec plaisir du poisson séché et il apprécie le poisson frais, en particulier celui que l'on pêche dans le lac de Constance⁸. Personne n'ignore non plus qu'Erasmus aimait le vin, mais pas n'importe quel vin⁹.

« La plupart des vins, écrit-il, méritent d'être bus par des hérétiques, car ils constituent une punition suffisante pour n'importe quel méfait »¹⁰.

Son vin préféré, l'antidote contre le poisson-poison¹¹ est « ce vin de la teinte la plus agréable (...), d'une saveur ni dure ni douce, mais veloutée ; ni froid ni brûlant, mais fluide et inoffensif ; tellement ami de l'estomac, dit-il, qu'une quantité plus forte n'eût pas causé grand mal ; et, ce qui est rare pour des vins tirant sur le rouge, n'entraînant que peu de diarrhée, en raison, je suppose, du réflexe naturel de sécrétion qu'il provoque dans l'estomac. O bienheureuse Bourgogne, rien qu'à ce titre-là et absolument digne d'être appelée la mère des hommes, depuis qu'elle possède un tel lait dans ses mamelles »¹² ! Lorsqu'il se soigne avec ce vin-là, Erasme a

« l'impression d'être réincarné dans le corps d'un autre homme »¹³.

S'il est forcé de changer de remède, sa santé périclité dangereusement¹⁴. Aussi veille-t-il soigneusement à ne jamais manquer de cette potion magique, de ce vin de Montbéliard¹⁵ ou mieux de ce vin de Beaune dont un des personnages des *Colloques* compare l'effet sur l'homme à celui de l'Evangile sur le chrétien¹⁶. Pour se procurer du vin de Bourgogne, Erasme est prêt à tous les sacrifices financiers¹⁷, le vin étant à ses yeux une des rares marchandises avec les livres qui n'est pas d'autant plus intéressante que son prix est bas¹⁸. Malheureusement, les producteurs et les transporteurs coupent le vin ou l'altèrent par de méchantes drogues¹⁹ :

« Ceux qui volent de l'argent expient quelquefois, mais ceux qui soustraient à la fois l'objet et la vie se gaussent impunément »²⁰,

note amèrement l'humaniste, qui redoute toutefois davantage les vins trafiqués que les vins coupés :

« Je triche quelquefois sur la qualité du vin », avoue l'aubergiste des *Colloques* au franciscain Conrad. — « Comment cela ? » — « Quand je vois que le vin monte dangereusement à la tête des clients, je le mouille copieusement. » — « C'est moins grave que de vendre au public du vin empoisonné par des produits toxiques »²¹.

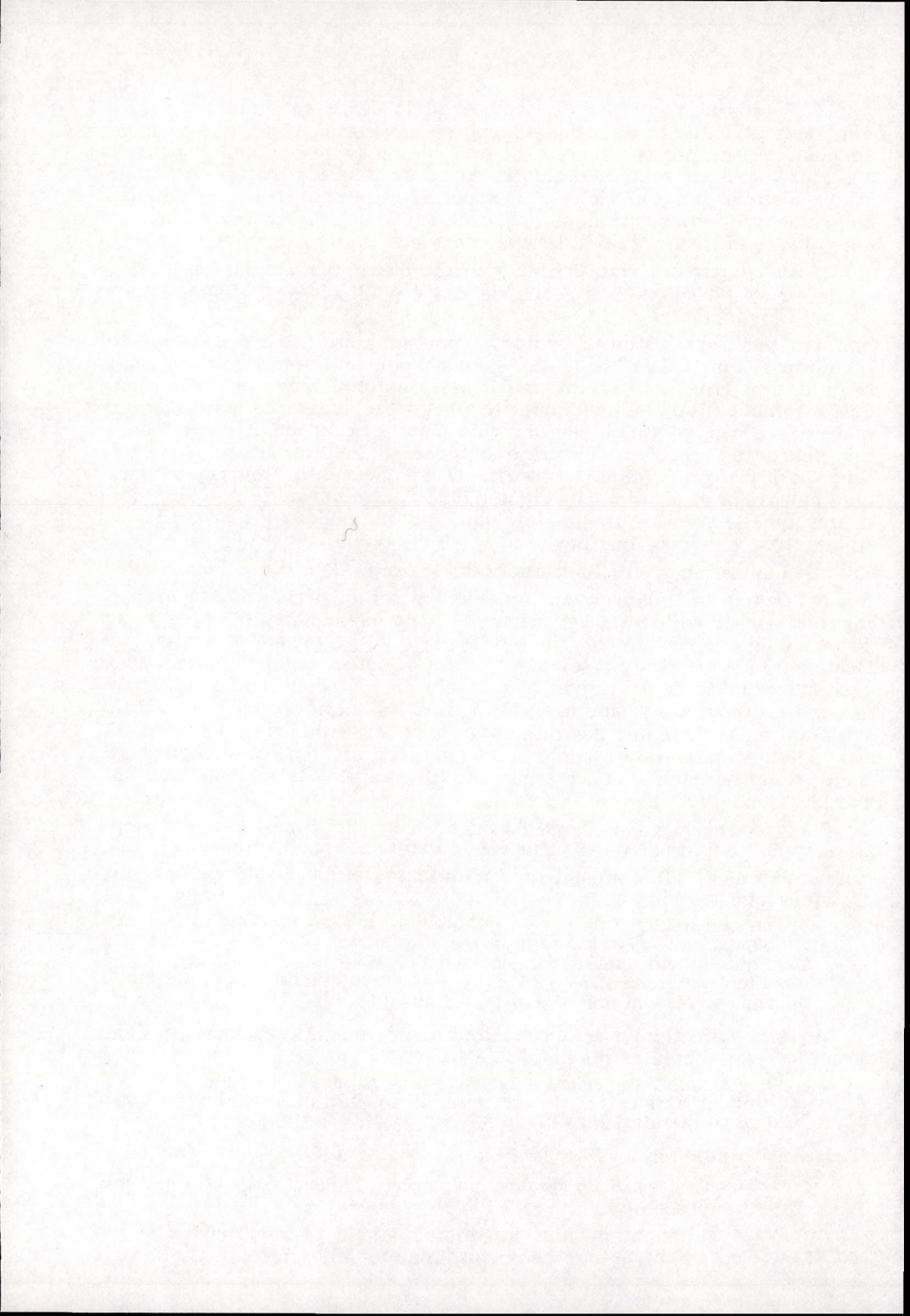
Erasme affectionne le vieux Bourgogne, mais il en corrige l'âge avec de l'eau sucrée et du jus de réglisse :

« S'il est amer, il devient moëlleux ; s'il est aigre, il s'améliore ; s'il est dur, il s'adoucit ; s'il est âpre, il se fait plus tendre ; s'il est brûlant, il se rafraîchit »²².

Toutefois, ajoute-t-il,

« si on en offrait à un homme non averti, il penserait que c'est une potion pharmaceutique et non pas du vin »²³.

Ce breuvage finira par ne plus lui donner aucun plaisir, mais il le recommande vivement à tous ceux qui, comme lui, souffrent de la gra-



velle, tout en leur prescrivant d'observer une diète modérée, surtout le soir, de prendre des nourritures légères, comme de l'agneau ou du poulet, d'éviter les aliments excessivement échauffants ou gras, ainsi que les fritures, de ne pas manger beaucoup de pain, surtout s'il est trop vieux, de ne pas boire de la bière fraîche ou qui dépose²⁴. Le principal remède est toutefois la diète, c'est-à-dire une alimentation modérée, un régime alimentaire assez strict qui, d'ailleurs, ne peut faire de tort à personne : « Tu seras reçu à une table philosophique ou, si tu préfères, ciététique, écrit Erasme à un futur pensionnaire ; plusieurs personnes, malades jusque-là, y ont retrouvé une santé meilleure ; en tout cas (...) aucun de mes familiers n'est jamais tombé malade²⁵. Comme les maîtres de maison qu'il met en scène dans les *Colloques*, Erasme offre à ses hôtes

« une table plus riche en conversations lettrées qu'en plaisirs de la bouche »²⁶,

et il enseigne à ses pensionnaires à se contenter de peu²⁷, si l'on en juge par le colloque *Herilia*, où est décrit, avec beaucoup d'humour, non pas un *convivium sobrium*, mais un *convivium plebeium*²⁸ :

« LE MAITRE. Si tu n'as rien à manger, tu as de quoi avoir faim.

LE SERVITEUR. Personne ne peut apaiser sa faim en jeûnant.

LE MAITRE. Il y a du pain.

LE SERVITEUR. Oui, mais tout noir et plein de son.

LE MAITRE. Quel homme délicat ! Du foin, voilà la nourriture que tu mérites. Voudrais-tu par hasard que je gave de gâteaux l'âne que tu es ? Si le pain te dégoûte, à défaut de viande, tu n'as qu'à y ajouter du poireau ou, si tu préfères, de l'oignon »²⁹.

Erasme sait toutefois faire la différence entre l'*inedia* et la *frugalitas*. Il mange très peu certes, mais fréquemment³⁰ : un léger bouillon, un œuf, de la salade, du poulet haché en petits morceaux, quelques fruits, voilà les aliments qu'il digère facilement³¹. Il ne se permet pas la moindre entorse :

« Je mange avec plaisir du mouton, parce que j'aime cela, dit-il dans le *Convivium profanum*, mais je ne touche jamais à un morceau de viande de porc, dont pourtant je raffole, de peur d'être incommodé »³².

Il apprécie les plats simples, les produits naturels, les fruits de saison :

« Je ne suis pas l'esclave de pareils plaisirs, dit-il à un ami qui lui a envoyé des grenades, et ce genre de marchandises supporte mal le voyage »³³.

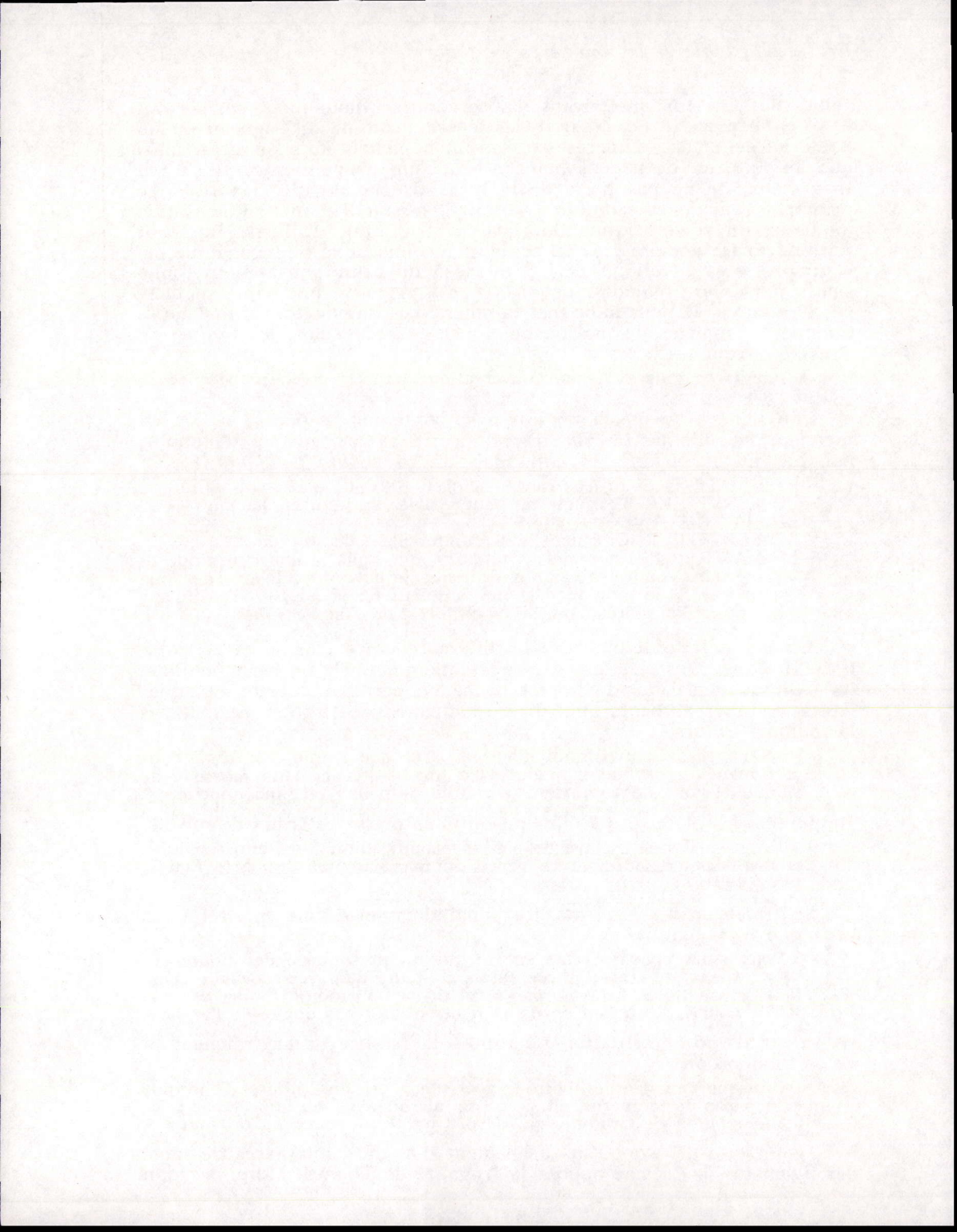
La fraîcheur des aliments, leur qualité importe plus en effet à ses yeux que leur quantité :

« Deux œufs pouvaient me suffire, dit un personnage des *Colloques*, s'ils avaient été frais ; je me serais contenté d'un verre de vin, si au lieu de vin on ne m'avait pas servi de la lie ; moitié moins de pain m'eût nourri, si au lieu de pain on ne m'avait pas donné de l'argile ».

La valeur d'une alimentation s'établit à la mesure de sa fraîcheur et de sa modération :

« Crois-moi, manger et boire exagérément est une affaire d'habitude et non pas de tempérament. Si on se laissait aller, on finirait par faire comme Milon de Crotone, qui dévora un bœuf entier en un jour »³⁴.

A la goinfrerie de Milon, au raffinement d'Apicius, aux excès de table des Sybarites³⁵, Erasme oppose la frugalité de Thomas More, de John



Colet, de Jean Vitrier, de William Warham, de saint Augustin, hommes peu exigeants dans le choix des aliments, mangeant aussi sobrement que rapidement³⁶. Erasme ne supporte pas les repas qui se font attendre et surtout ceux qui traînent en longueur :

« Je vais dire d'apporter le rôti, dit le maître de maison du *Convivium religiosum*, pour ne pas vous faire faire un long repas au lieu d'un bon repas »³⁷.

L'humaniste redoute surtout

« les banquets ou pour mieux dire ces beuveries collectives où tout n'est que brouhaha et rumeur confuse ; où les invités sont forcés de boire autant qu'il leur est prescrit, et où chacun se fait du mal pour attirer son voisin dans le péché. (...) Je ne parle pas du gaspillage éhonté (il n'y a pas de façon plus indécente de dépenser de l'argent), et je ne dis pas quelle grave et irréparable perte de temps, qui est la dépense la plus coûteuse »³⁸.

Erasme laisse volontiers ce plaisir-là au Père Abbé des *Colloques*, un de ces moines qui préfèrent servir leur ventre que le Christ³⁹.

A ces « surhommes lorsqu'il s'agit de manger et de boire »⁴⁰ et à tous ceux qui feront chavirer la barque de Charon, tellement ils sont gorgés de vin et de mangeaille⁴¹, Erasme rappelle inlassablement que

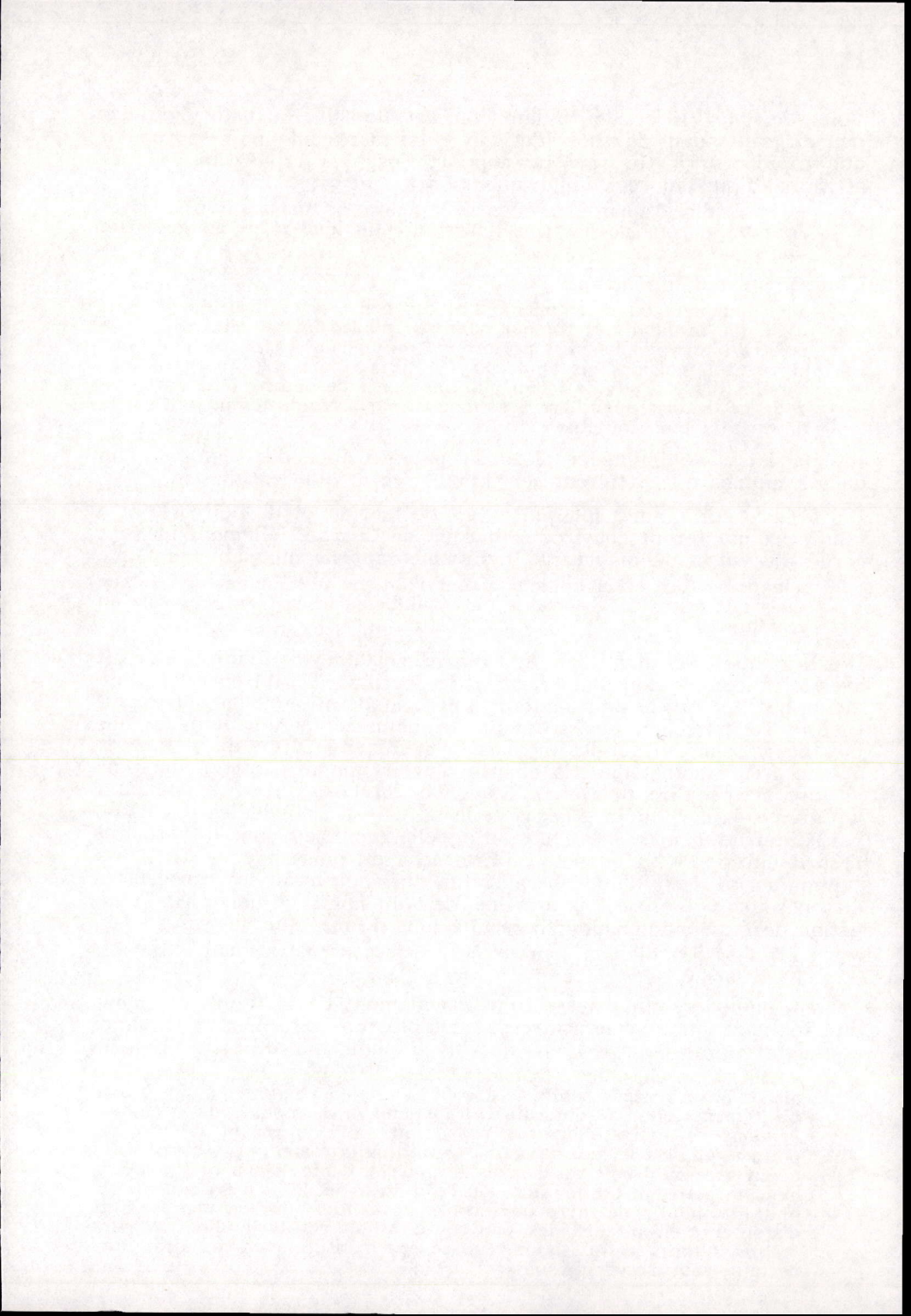
« la nourriture et la boisson aident l'homme à se maintenir en vie, mais que celui qui absorbe le plus d'aliments ne vit pas pour cela au maximum »⁴².

Il estime que l'Eglise, au lieu de proscrire certaines nourritures, devrait avertir chacun de consommer, selon les besoins de son corps, les aliments qui lui sont le plus salutaires, avec modération et en remerciant Dieu⁴³. Tous les individus n'ont pas le même tempérament ni les mêmes besoins, ni surtout les moyens de racheter le droit de se nourrir à leur gré. Erasme lui a la chance d'avoir une dispense, mais il ne l'utilise, si j'ose dire, que lorsqu'il est chez lui. Lorsqu'il voyage pendant le Carême — il évite en général de le faire — il s'abstient à la fois de poisson et de viande : c'est ce qu'il appelle avoir l'estomac luthérien et l'esprit chrétien⁴⁴ ! L'horreur qu'Erasme a du poisson ne suffit pas à expliquer son désir d'une libéralisation qui soulagerait les consciences et son souhait, tant de fois exprimé, de voir supprimé un usage, l'obligation de faire maigre, dont il résulte plus de mal que de bien :

« Il n'y a pas, dit-il, de jours où les cuisines soient plus actives que les jours maigres ».

Pendant que les pauvres souffrent cruellement de la faim, les riches en effet se remplissent le ventre de mets plus raffinés, plus nourrissants et plus excitants pour les sens que les aliments interdits par l'Eglise :

« Pour les riches, le changement de nourriture est une source de plaisir et un remède contre le dégoût : ils ne connaissent jamais autant d'agréments que les jours où ils s'abstiennent de manger de la viande. Pendant ce temps, l'humble paysan grignote un navet cru ou un poireau, et c'est le seul mets qu'il peut ajouter à son noir pain de son ; quant à ce qu'il boit, au lieu du vin moelleux que dégustent les riches, c'est un petit lait un peu âcre, ou l'eau du fossé. (...) Si un édit ordonnait aux nantis de vivre de façon frugale les jours de pénitence et d'ajouter à la pitance des pauvres ce qu'ils retrancheraient à leurs festins, alors l'égalité serait réalisée et l'institution en prendrait une certaine saveur évangélique »⁴⁵.



Aussi, tout en s'en remettant au Souverain Pontife, Erasme invite-t-il les autorités civiles à forcer les riches à restreindre leurs dépenses de bouche par des lois somptuaires⁴⁶ et par de lourdes taxes sur les produits de luxe et les marchandises exotiques comme le poivre et les épices⁴⁷, à veiller aussi, en dégageant les produits de première nécessité comme le froment, le pain, le vin et la bière, à ce que le petit peuple ne soit pas réduit à la famine⁴⁸.

Erasme, qui a été le témoin d'émeutes provoquées par des ménagères brabançonnaises contre la cherté des vivres⁴⁹, rappelle au prince chrétien qu'il doit se soucier non seulement du bon approvisionnement des marchés, du prix des produits, mais aussi du contrôle de leur qualité, en étroite collaboration avec les médecins⁵⁰. Le clergé a lui aussi un rôle à jouer dans la défense du consommateur. Les prédicateurs doivent en effet condamner, non seulement comme des voleurs, mais aussi comme des empoisonneurs, les détaillants et les transporteurs qui frelatent la farine, le vin ou la bière, sans toutefois dévoiler en chaire les procédés malhonnêtes de ces exploiters, afin de ne pas donner des idées à certains fidèles :

« Un prédicateur brabançon, raconte Erasme, s'en était pris à ceux qui trompent leurs clients en vendant comme fraîche de la bière éventée, mais couverte d'écume parce qu'ils l'ont mélangée avec du savon. De retour chez elle une marchande de bière déclara qu'elle n'avait jamais entendu un sermon plus intéressant. Auparavant, en effet, dit-elle, je perdais énormément d'argent parce que je ne parvenais pas à écouler ma vieille bière »⁵¹.

Quant aux confesseurs, ils doivent détromper ceux qui considèrent ces fraudes comme des péchés véniels et rejeter les fausses excuses qu'ils invoquent :

« Les auriges et les marins, disent ces gens-là, ont un droit sur les nourritures et les boissons ; tous usent de ce droit. Ce droit-là est inscrit sur les tablettes de Satan, il ne figure pas dans la loi du Christ »⁵².

Protégé contre les empoisonneurs mais aussi contre lui-même, le consommateur n'aura plus qu'à suivre les conseils de son médecin, qui lui prescrira un régime adapté à ses besoins⁵³. Erasme insiste beaucoup sur la relation nécessaire de l'alimentation aux circonstances et aux tempéraments⁵⁴, sur le rôle du médecin, mais aussi sur la responsabilité des parents :

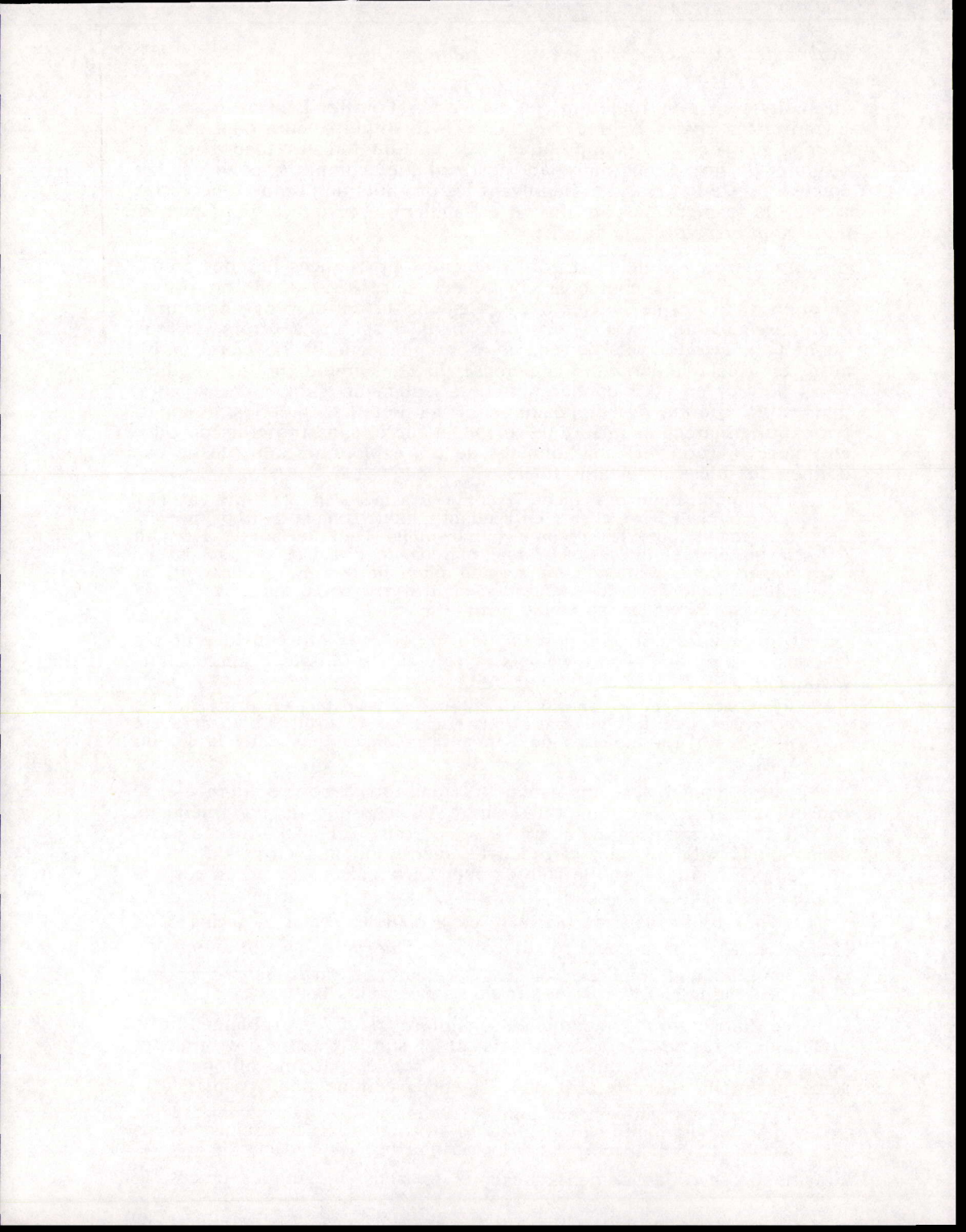
« Vous voulez donc que la mère et la nourrice soient médecins », s'exclame la jeune accouchée du colloque *Puerpera*.

« Absolument, réplique son interlocuteur, en particulier en ce qui concerne le choix et la mesure du manger et du boire »⁵⁵.

Dans ce dialogue qui témoigne de son intérêt pour les problèmes de la diététique, Erasme s'appuie sur Aristote et sur la théorie des humeurs pour convaincre la maman de donner à son enfant une alimentation saine et fortifiante, salutaire pour le corps comme pour l'esprit :

« Le cerveau est pourtant loin de l'estomac. » — « Le sommet de la cheminée est loin du foyer, mais tu sentiras la chaleur, si tu t'assieds là-haut. (...) Si tu ne me crois pas, interroge les cigognes »⁵⁶.

Erasme proscriit les aliments brûlants et salés, le vin, les épices, le



poisson, dont l'usage corrompt les humeurs ; il condamne la sous-alimentation autant que la suralimentation. L'enfant n'est pas un chapon à gaver, il ne doit pas devenir un athlète, mais un homme en bonne santé⁵⁷ :

« Les parents qui laissent mourir leurs enfants de faim sont à mon avis des fous, tout autant que ceux qui les nourrissent immodérément. Les premiers portent atteinte aux forces naissantes d'un petit corps tendre, les seconds engourdissent sa vigueur intellectuelle. La tempérance doit s'apprendre de bonne heure. Que l'enfant ne se restaure pas jusqu'à complète satiété ; il vaut mieux qu'il mange souvent que trop copieusement. Certains attendent que leur ventre soit tout bombé pour se considérer comme repus : ils risquent que leur estomac éclate ou que le vomissement ne lui fasse rejeter son contenu »⁵⁸.

L'enfant doit apprendre à mesurer son alimentation d'après sa santé⁵⁹.

Si Erasme recommande d'utiliser le goût des bambins pour les friandises dans un but pédagogique⁶⁰, il attire l'attention des parents sur le mauvais service qu'ils rendent à l'enfant en flattant sa gourmandise, alors qu'ils doivent au contraire lui enseigner à réprimer ses premiers mouvements : à ne pas se jeter sur la nourriture, à ne pas se servir le premier, autant pour éviter de passer pour un glouton que par crainte de se brûler la gorge, à ne pas faire tourner le plat pour choisir la portion la plus grosse ou la plus délicate, à ne pas toucher tous les morceaux, mais à prendre celui que le hasard a placé devant lui, sauf s'il s'agit du meilleur, qu'il offrira alors à son voisin⁶¹. Un enfant peut toutefois refuser de goûter à un plat qui ne convient pas à son estomac ou de vider son verre à la santé d'un convive :

« Le vin et la bière, qui n'est pas moins enivrante que le vin, nuisent à la santé des enfants et ont une influence néfaste sur leur conduite. L'eau convient à cet âge bouillant »⁶².

Les convives mis en scène par Erasme dans ses *Colloquia* sont certes des œnologues avertis, mais ils boivent très modérément et seulement du vin coupé ; certains d'entre eux sont même des buveurs d'eau, ce qui ne les empêche pas d'être des convives agréables et gais⁶³.

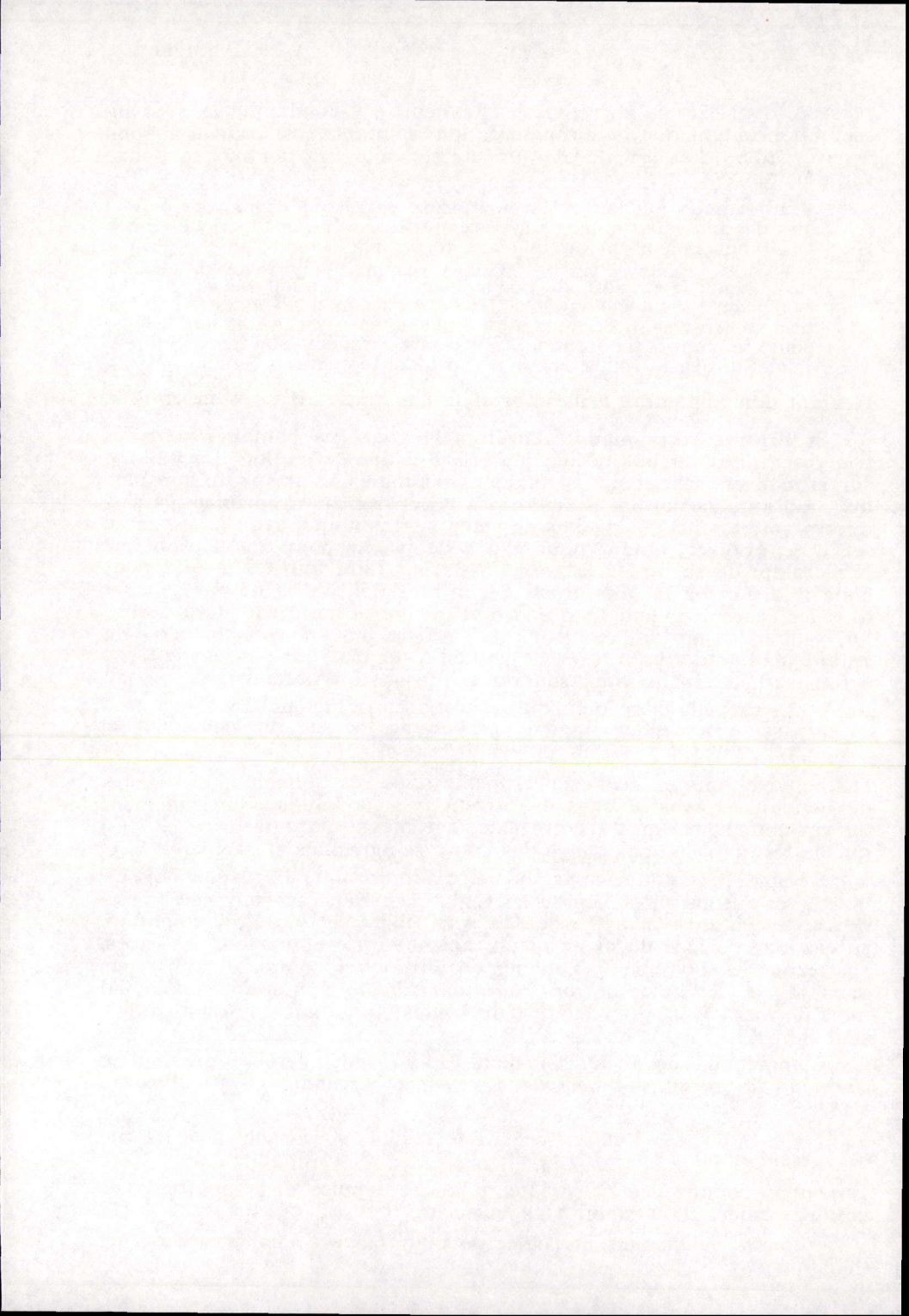
Erasme condamne l'abus de nourriture comme l'abus de boisson pour des raisons physiologiques et morales. Dans ses ouvrages destinés à des enfants ou à des jeunes gens, il insiste toutefois volontiers sur le long cortège de maux qu'entraînent derrière eux tous les excès, en particulier l'ivresse⁶⁴. Le long chapitre qu'il consacre aux repas dans le *De civilitate morum puerilium libellus*⁶⁵, publié à Bâle, au mois de mars 1530, est l'œuvre d'un hygiéniste autant que d'un professeur de bonnes manières.

Comme son devancier Giovanni Sulpizio de Veroli, auteur d'un *Carmen de moribus praecipue in mensa servandis* (1483), Erasme s'adresse à

« celui qui est studieux de civilité et qui ha la santé pour recommandée ».

En outre, comme cet humaniste italien, qui puise dans un fonds de culture orale autant sinon plus qu'écrite, il

« mesle indifferemment l'office de celui qui est a table et de celui qui sert »⁶⁶,



enseignant à la fois comment se tenir à table et comment remplir correctement les tâches domestiques qui incombent à un jeune garçon : mettre le couvert, réciter le *bénédictus*, tendre un plat, verser à boire, moucher la chandelle et dire les grâces⁶⁷. Savoir servir à table fait encore partie des bonnes manières, et Erasme réserve à cette forme du comportement une place aussi importante que les auteurs des « contes de table » médiévaux, ces compilations de règles destinées aux enfants de l'aristocratie qui faisaient leur apprentissage au contact des adultes⁶⁸.

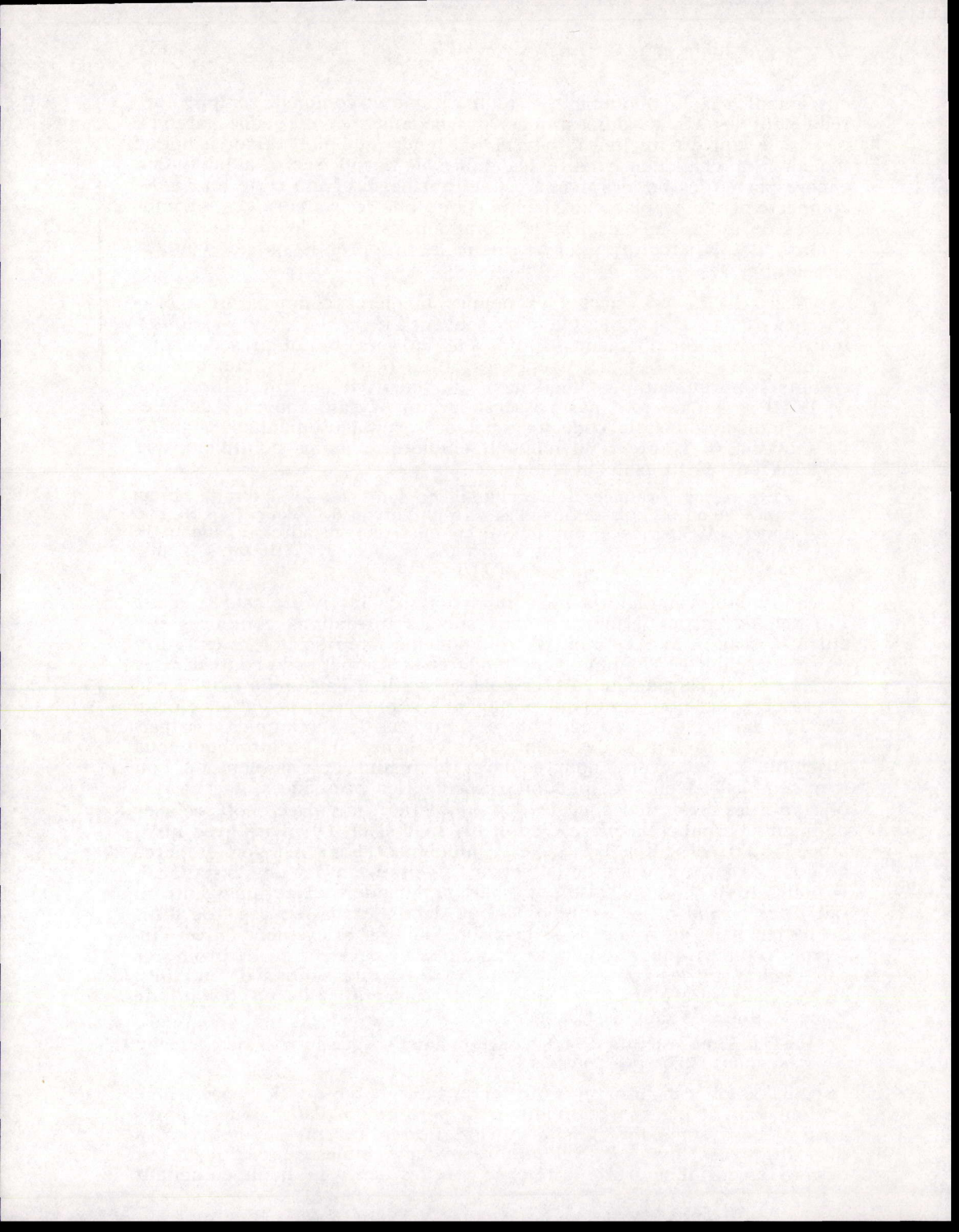
A partir du *xvi*^e siècle, les bonnes manières commencent à être enseignées dans les écoles, le plus souvent au moyen du *De civilitate morum puerilium* d'Erasme. Tantôt mis en vers, tantôt présenté sous la forme de questions et de réponses ou de règles brèves, afin que les enfants l'apprennent plus facilement par cœur, il devient le bréviaire de l'écolier qui ne veut pas passer pour un paysan, l'ouvrage de référence indispensable, le code à respecter scrupuleusement, sous peine de sanctions⁶⁹. L'auteur du manuel semble être moins pointilleux que certains de ses utilisateurs :

« Les règles formulées ici, conclut-il, ne sont pas de si étroite observance qu'on ne puisse sans elles être un garçon de valeur. (...) Si, par manque d'expérience, un convive commet une maladresse pendant le repas, il vaut mieux ne pas le remarquer qu'en rire. Il convient qu'à table tout le monde se sente à l'aise »⁷⁰.

Sans doute la règle la plus importante de la civilité est-elle, pour Erasme, de savoir fermer les yeux sur les infractions commises par autrui⁷¹, mais à la condition d'être soi-même irréprochable, c'est-à-dire de se surveiller constamment, de modérer son appétit, de contrôler ses gestes, de tenir sa langue. Est-ce cela se sentir à l'aise ? Ce privilège-là est réservé aux bons amis qui partagent le *Convivium profanum* : comme Thomas More, ces convives-là ne font pas de cérémonies ; ne perdant pas leur temps à des inepties de ce genre, ils s'approchent tous ensemble de la cuvette pour se laver les mains et s'assoient où bon leur semble⁷². L'enfant, lui, doit respecter les préséances, accepter la place qui lui est assignée, céder de bonne grâce une place choisie, refuser poliment d'occuper la place d'honneur, sauf si on l'y invite avec insistance⁷³. S'il se sent à l'aise, c'est uniquement pour manger, et parce qu'il a pris la précaution de desserrer sa ceinture avant de s'installer⁷⁴. Il pourrait se sentir à l'aise pour parler, puisque tout ce qui se dit ou fait *inter pocula* ne peut-être répété au dehors, mais il n'a pas le droit de parler, sauf au moment de la prière ou très brièvement, si on l'interroge. Pour tromper son ennui, et au lieu de rêvasser ou de promener son regard sur les convives, il écouterait les conversations des adultes, en souriant discrètement si quelqu'un plaisante, mais en restant de glace si une obscénité est lancée :

« Que l'impassibilité de ton visage indique ou que tu n'as rien entendu ou que tu n'as pas compris »⁷⁵.

Si l'enfant est autorisé à quitter la table parce que le repas traîne en longueur, il n'a pas pour autant la permission d'aller jouer : après avoir déposé son couvert à la cuisine, il doit revenir se mettre à la disposition des invités⁷⁶. S'il préfère rester à table, gare à lui si, par désœuvrement, il se gratte la tête, se cure les dents, gesticule en agitant



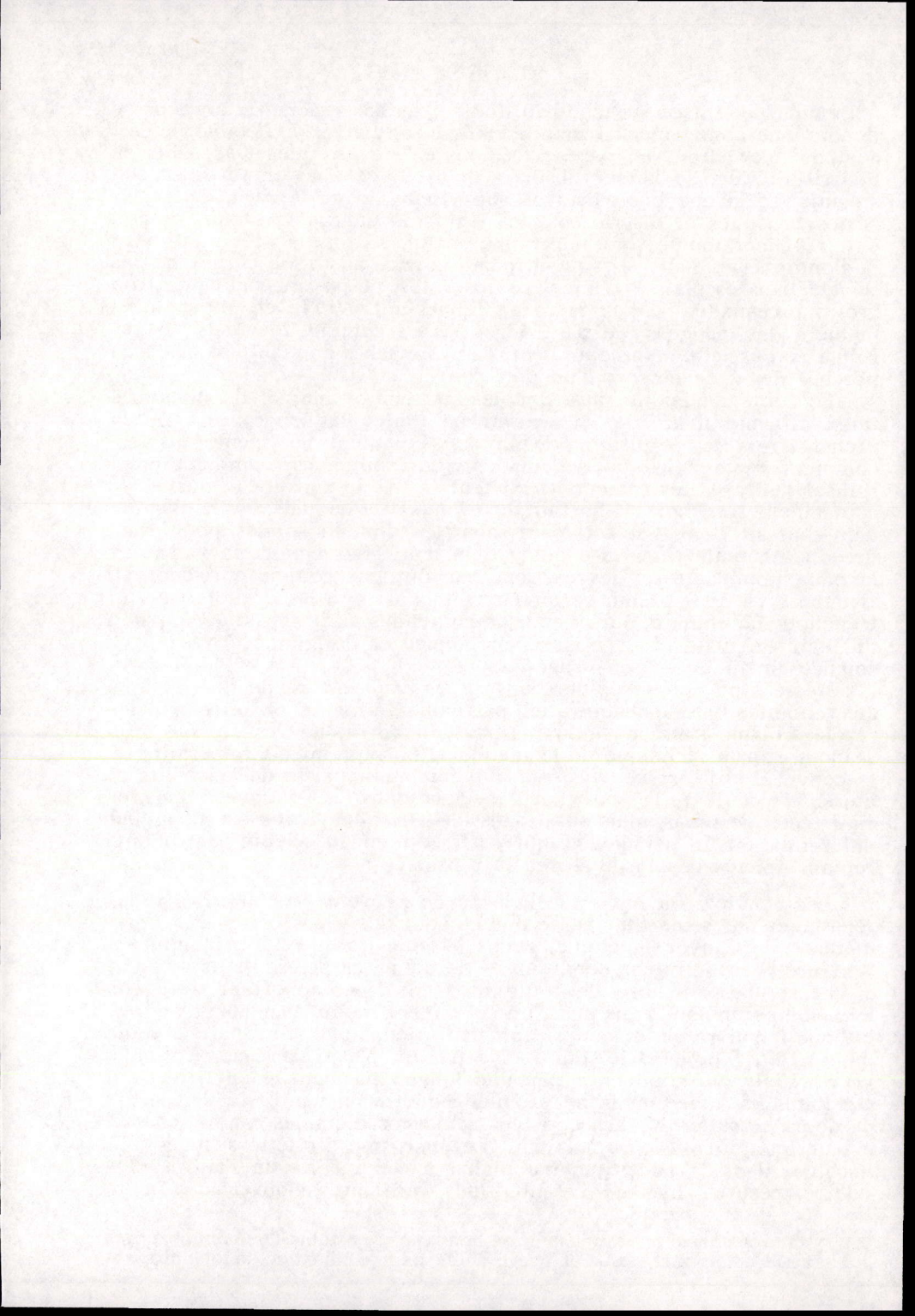
les mains, joue avec son couteau, tousse, renifle, crache ou si, pour se donner une contenance, il mange et boit sans arrêt⁷⁷. A table, il doit se tenir bien droit, ne pas se trémousser sur sa chaise, absorber la nourriture sans se laisser absorber par elle, ne pas importuner son voisin avec le coude ou heurter son vis-à-vis avec le pied, éviter les gestes brusques et disgracieux, les bruits incongrus⁷⁸. En un mot, il doit réprimer tout ce qui est animal en lui, comme la précipitation et la gloutonnerie, maîtriser sa gourmandise, mais aussi son corps : ne pas se jeter sur les plats à la manière des loups, ne pas ingurgiter de trop gros morceaux et ne pas boire en renversant la tête en arrière à la manière des cicognes, ne pas ronger les os comme un chien, ne pas lécher son assiette comme un chat, ne pas mâcher en émettant des sons proches des grognements d'un porc⁷⁹.

Le cours de maintien se double d'un cours complet de manducation : Erasme distingue soigneusement toutes les opérations, de la préhension à la déglutition, expliquant comment les mener à bien, comment réparer les fausses manœuvres éventuelles, comment enfin utiliser les rares instruments médiateurs entre le plat et la bouche : le couteau, le tranchoir et surtout les doigts⁸⁰. Chaque convive dispose d'un couteau, dont il se sert pour saisir les aliments solides, pour prendre du sel, pour vider la coquille d'un œuf, pour couper la viande et le pain, pour nettoyer les os, mais surtout pas comme cure-dents⁸¹. Il dépose ce qu'il prend, ce qu'il reçoit, ainsi que les déchets, sur un tranchoir. La cuillère, qui permet de goûter les aliments liquides, passe de main en main et de bouche en bouche et doit donc être essuyée soigneusement après son usage⁸².

Dédié à un garçon de onze ans, le *De civilitate* est destiné d'abord aux enfants. C'est pourquoi, en particulier dans le chapitre sur les repas, Erasme s'attache à la maîtrise du corps, au respect des préséances et à la technique de la manducation plus qu'aux impératifs de la convivialité. L'*ars convivatoria*, qui fait aussi partie de la civilité et qui en est peut-être l'essentiel, est enseigné dans les *Colloques* : dans les cinq récits de repas, mais aussi dans le *Dispar convivium*, ce « banquet différent », où un personnage qui porte le nom du célèbre gastronome romain Apicius dévoile le secret du repas réussi⁸³.

Les *convivia* racontés par Erasme ne peuvent être que des repas réussis, et pas seulement parce que ce sont des repas écrits, des repas modèles. Les invités, peu nombreux — une dizaine au maximum — sont des gens de même condition et de même caractère⁸⁴. Ils arrivent à l'heure, l'esprit libre de toute idée chagrine, apportant avec eux leur bonne humeur, mais aussi un condiment moins cher et plus agréable que le poivre ou le sucre : l'appétit. Un déjeuner se prépare la veille par un dîner léger et le jour même par un peu d'exercice : le *Convivium religiosum* commence par une longue promenade apéritive, qui est toutefois interrompue au premier signe de la maîtresse de maison et de la cuisinière⁸⁵. Les convives se lavent alors les mains, chacun à leur tour ou plusieurs à la fois. Le *puer*, une serviette suspendue à l'épaule, tient la cuvette d'une main et verse l'eau de l'autre. Plus qu'une mesure d'hygiène, ces ablutions, qui sont renouvelées à la fin du repas, sont un rite :

« Lavons-nous, mes amis, afin de nous mettre à table les mains propres et le cœur pur. (...) Cet usage a été adopté afin que, si quelqu'un a



dans le cœur un sentiment de haine, d'envie ou de concupiscence, il l'en bannisse avant de se mettre à table. Je crois en effet que les aliments sont plus salutaires au corps lorsqu'on les prend avec un esprit purifié ! »⁸⁶.

Tout repas doit en outre commencer et se terminer par une prière, comme le Christ lui-même l'a enseigné par son exemple⁸⁷. Après le bénédicité, chacun s'installe. La distribution des places contribuant beaucoup à la gaieté du repas, Erasme, par la bouche d'Apicius, conseille de choisir les trois convives les plus enjoués et les moins muets et de les placer l'un en haut de la table, l'autre en bas, le troisième au milieu. Eusèbe, qui indique sa place à chaque invité du *Convivium religiosum*, s'inspire peut-être de ce conseil. Dans le *Convivium profanum*, par contre, Christian laisse toute liberté à ses amis :

« Que celui qui aime la chaleur s'asseye ici près du feu, que celui que la lumière gêne choisisse ce coin ; que celui qui veut jouir de la vue, occupe ce siège. Allons, assez de tergiversations. Installez-vous. Moi, comme je suis chez moi, je mangerai debout, si cela me plaît, ou en marchant »⁸⁸.

« Un bon maître de maison, dit Apicius, joue une pièce mouvementée ». Il doit en effet converser aimablement avec chaque invité, en prenant soin d'adapter ses propos à l'âge, aux goûts et au caractère de chacun et d'éviter ce qui pourrait faire de la peine.

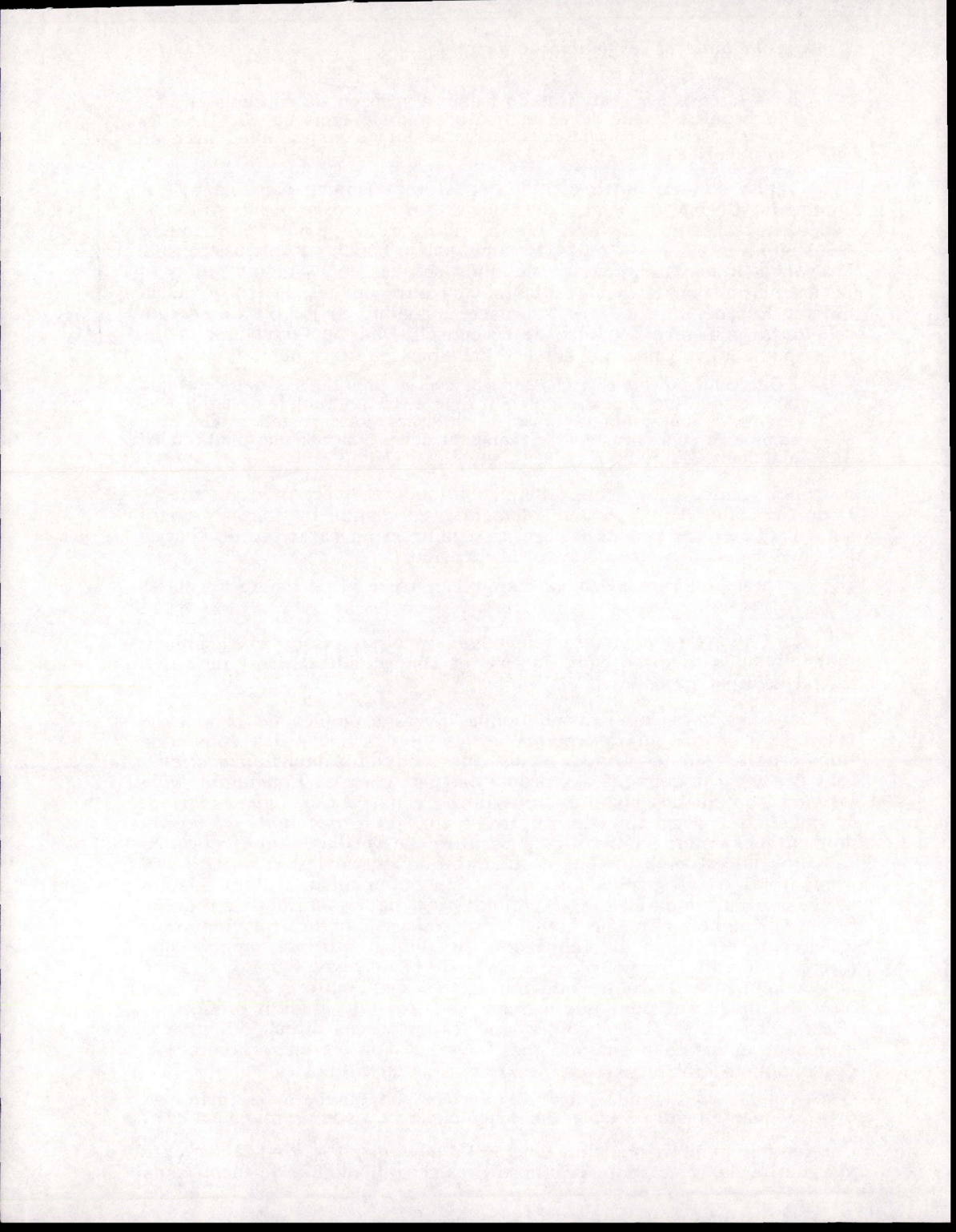
« A table, il ne convient ni d'avoir l'air triste ni de rendre les autres tristes ».

Eusèbe, l'hôte du *Convivium religiosum*, excelle dans ce rôle d'animateur : il lance la discussion, l'anime et change adroitement de sujet, quand cela est nécessaire⁸⁹.

Dans les *convivia*, Erasme donne divers exemples de propos de table : les invités du *Convivium profanum* échangent des considérations érudites sur les viandes et les vins ; ceux du *Convivium poeticum* font des vers et tiennent des propos lettrés ; ceux du *Convivium fabulosum* racontent des histoires amusantes ; ceux du *Convivium sobrium* évoquent des souvenirs de lecture ; ceux du *Convivium religiosum* donnent des interprétations de l'Écriture. Le véritable repas chrétien est celui qui est assaisonné de lectures bibliques, car les *colloquia sacra* rendent les convives plus instruits et surtout meilleurs, alors que les discussions grammaticales ou philologiques ne les enrichissent qu'intellectuellement⁹⁰. Erasme invite les chrétiens à prendre exemple sur les dîneurs du *Convivium religiosum*, ce colloque qui leur rappelle que le repas devrait être pour eux l'image de la dernière Cène⁹¹. Erasme ne condamne pas les hôtes qui font appel à des bouffons, à des mimes ou à des musiciens pour que le repas soit une fête, mais il préfère les fêtes de l'esprit⁹². Il ne proscriit que les entretiens oiseux, les propos licencieux et les chansons obscènes, même si l'on est entre hommes⁹³. Les banquets érasmiens sont des réunions masculines :

« Quand vous viendrez avec vos épouses, dit Eusèbe à ses invités, la mienne se mettra à table. Que jouerait-elle ici, sinon un rôle muet ? »⁹⁴.

Une femme apparaît pourtant dans le *Convivium poeticum* : la servante Marguerite, la reine de la cuisine d'Erasme, qui modifie le menu sans



consulter son maître et prive les invités de dessert parce qu'ils prolongent le dîner trop tard. Les convives supportent les facéties de la cuisinière et se contentent sans maugréer de ce qu'elle leur apporte⁹⁵. Critiquer les mets est une chose qui ne se fait pas⁹⁶, reprocher à l'hôte de s'être mis en frais non plus⁹⁷. Quant au maître de maison, il ne doit pas faire l'éloge de son dîner, indiquer la nature des mets, comment ils ont été assaisonnés, combien ils ont coûtés. Il ne doit pas vanter la qualité du service, mais plutôt le rabaisser, sans exagération, ce qui semblerait de l'ostentation : *Quod excusas, si unum habet accusandum*.

Il suffit de dire :

« Soyez indulgents ; si la cuisine laisse à désirer, du moins l'intention est-elle bonne »⁹⁸.

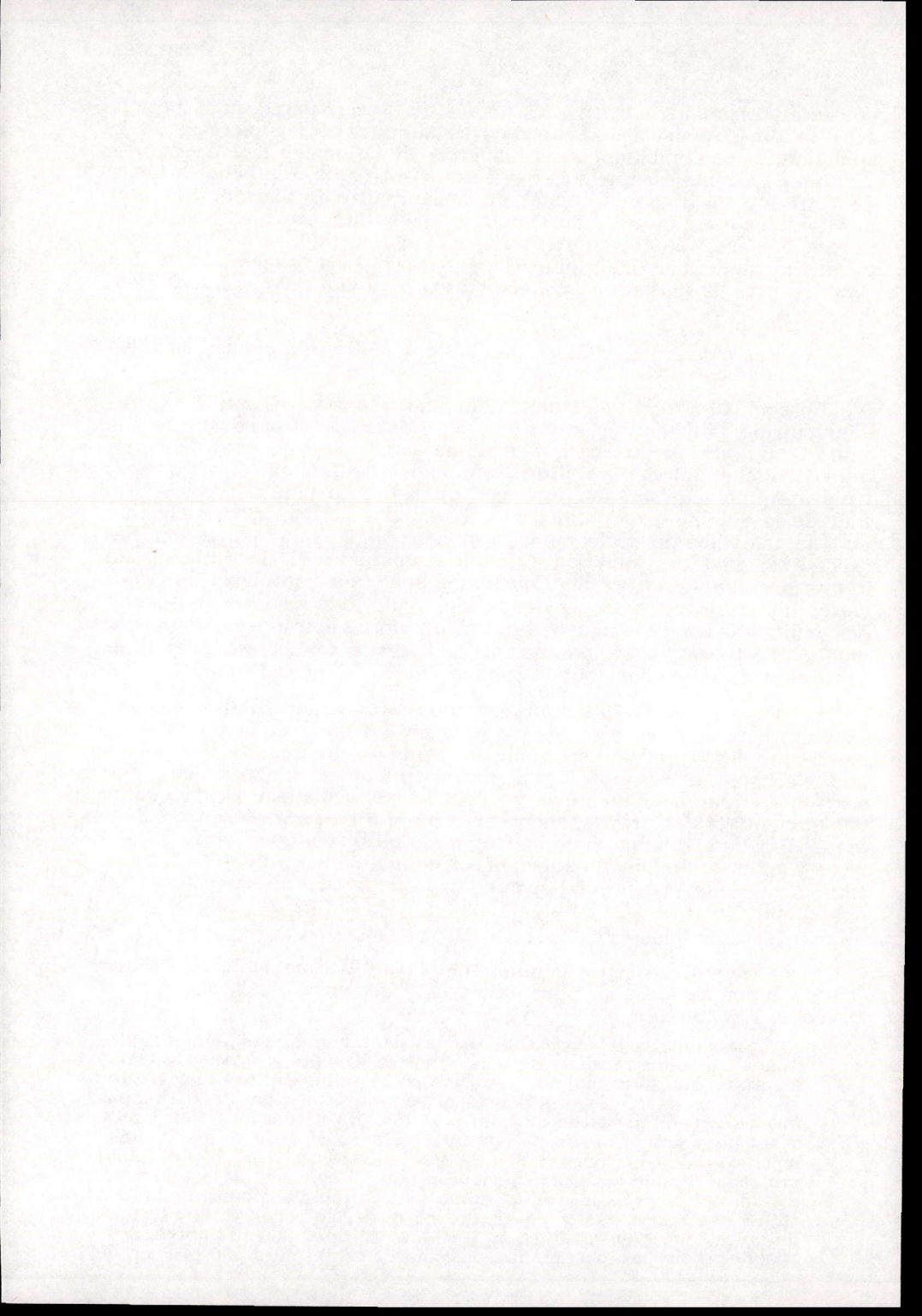
Eusèbe, Christian et Hilaire ont parfaitement retenu la leçon. Leur cuisine, pourtant, est excellente. Le *Convivium profanum* a lieu la veille d'un jour maigre, ce qui explique sans doute que ce dîner soit une débauche de viandes. Christian veut rassasier ses invités pour trois jours en leur servant du lièvre, du lapin, du pâté de cerf et surtout de la volaille : une poule, un chapon, des perdrix et des pigeons, de l'oie, mais une oie sèche comme un vieux soldat miné par des gardes excessives, une des oies du Capitole sans doute⁹⁹. Les menus du *Convivium religiosum* et du *Convivium poeticum* sont beaucoup plus variés, ils comportent de la viande, des œufs, des légumes et surtout des fruits¹⁰⁰. Un bon maître de maison doit offrir à ses hôtes une *moderata varietas*, correspondant à la diversité des palais, sans avoir l'ambition de contenter tout le monde¹⁰¹.

La plupart des produits servis par Eusèbe et par Hilaire viennent de leur domaine : les légumes du potager, les œufs et la poule de la basse-cour, les fruits du verger ou du jardin¹⁰². Et c'est dans le jardin que s'achève le repas : les invités cueillent eux-mêmes leur dessert¹⁰³. La réussite d'un repas ne dépend pas seulement de la qualité des aliments et des propos, elle est liée aussi à l'espace champêtre dans lequel il a lieu. Erasme aime les repas simples, rustiques, voire végétariens comme le *Convivium sobrium*, ce goûter dont les invités se partagent une salade fraîche et boivent l'eau du puits, tout en échangeant des apophtegmes :

« Apicius ne pourrait pas servir de plat plus exquis »¹⁰⁴.

C'est le goût de repas comme celui-là qu'Erasme tente de donner à ses contemporains, dans ses *convivia*, mais aussi dans son dernier colloque, l'*Epicureus* :

« Le plaisir de la table ne consiste pas dans les apprêts somptueux ni dans l'art culinaire, mais dans la santé et l'appétit. Gardez-vous donc de croire que Lucullus, avec ses perdrix, ses faisans, ses tourtereaux, ses lièvres, ses scares, ses silures et ses murènes, dîne plus agréablement que l'homme pieux avec du pain bis, des herbes ou des légumes, ayant pour toute boisson de la petite bière ou de l'eau rougie. Celui-ci reçoit ses aliments comme des mets fournis par un père bienveillant ; son repas a pour assaisonnement la prière ; il est sanctifié par la bénédiction qui le précède, par la sainte lecture qui l'accompagne, restaurant l'âme mieux que la nourriture ne répare le corps, et par l'action de grâces qui le termine ; enfin, il se lève de table non pas gorgé, mais ranimé ; non pas chargé, mais restauré, et restauré d'esprit et de



corps. Croyez-vous que ceux qui étalent de vulgaires friandises prennent leurs repas plus agréablement ? »¹⁰⁵.

Plus que ce qui flatte le palais, Erasme aime ce qui rassasie le cœur. Le repas est pour lui un moment privilégié de la journée, celui où il discute librement avec ses amis, l'heure de la récréation. Et c'est justement parce qu'il se déboutonne, comme dit Horace¹⁰⁶, qu'il insiste tellement sur l'interdiction de répéter ce qui se dit à table¹⁰⁷. Erasme est un bavard, comme les personnages de ses banquets, qui sont sans cesse rappelés à l'ordre par le maître de maison :

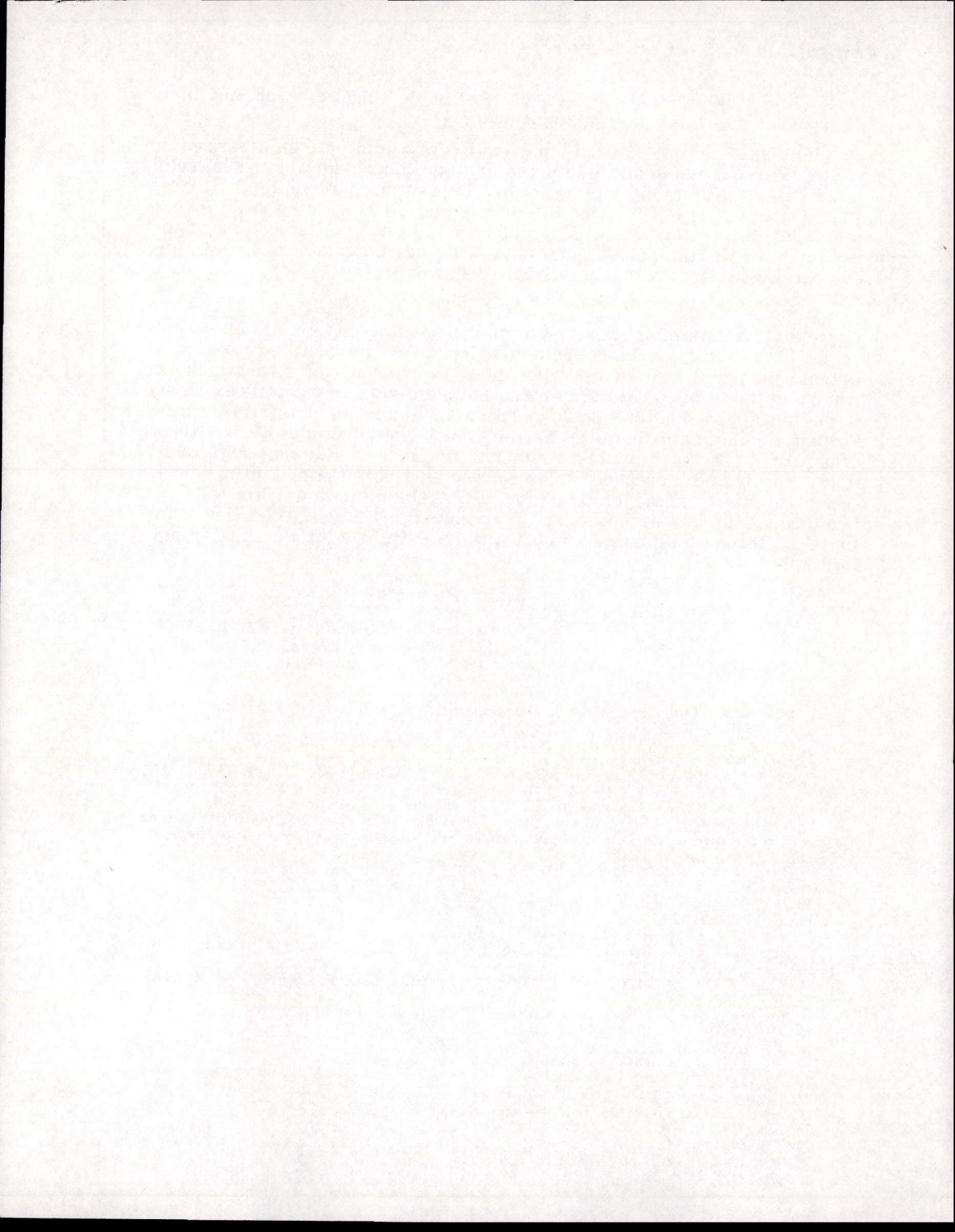
« Mais en attendant personne ne mange »¹⁰⁸.

Le repas est fait pour parler. Comme il ne doit pas être long, car un repas long pousse à la gourmandise et qu'on ne peut pas parler la bouche pleine, il faut manger peu pour pouvoir parler davantage ! On sortira de table mieux traité en paroles qu'en mets, et c'est mieux ainsi : il ne faut pas en effet que le corps alourdi par la nourriture écrase l'esprit de l'humaniste qui retourne à ses chères études¹⁰⁹. Le repas érasmien est beaucoup plus qu'un rite banal, nécessaire et quotidien ; il est une forme élevée de l'échange social, l'expression d'un art de la conversation et même d'un art de vivre. Quant à la civilité, elle est beaucoup plus qu'un ensemble de conventions sages ; elle est, dans toute la force des termes, un savoir-vivre. Qu'y a-t-il de plus important ?

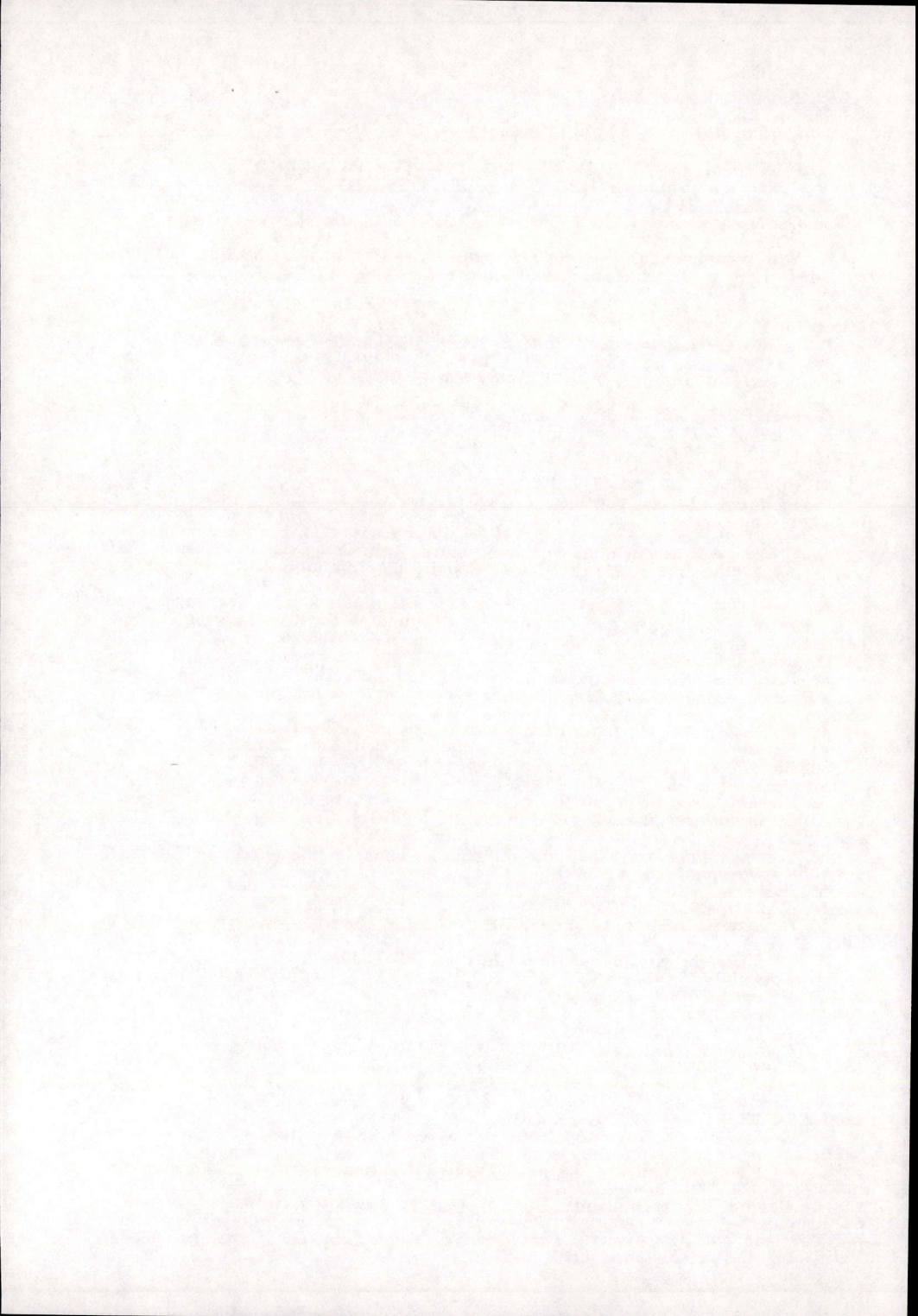
Franz BIERLAIRE

*Institut d'histoire de la Renaissance
et de la Réforme, Liège.*

1. P.S. ALLEN, *Opus epistolarum Desiderii Erasmi Roterodami*, Ep. 1104, l. 40-41.
2. Ep. 1347, l. 349-350.
3. *De ratione studii*, ASD I, 2, p. 128, l. 1-2. Cf. *Apophthegmes*, LB IV, 160 C.
4. Ep. 1342, l. 426-427.
5. Epp. 119, l. 77 ; 1342, l. 228-240 ; 1759, l. 8-9 ; 2320, l. 1-10 ; 2328, l. 73-75 ; 2330, l. 6-17 ; 2338, l. 4-9 ; 2343, l. 5-19 ; 2355, l. 42-63.
6. Epp. 1805, l. 277-280 ; 1585, l. 21 ; 447, l. 406-407.
7. *Ichthyophagia*, ASD I, 3, p. 530, l. 1282-1284. Cf. J. Hovoux, « Le carême et l'hygiène au temps d'Erasme », dans *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. 57, pp. 111-120, Liège, 1950.
8. Epp. 1170, l. 25-27 ; 1342, l. 396-398.
9. Ep. 296, l. 63-65.
10. Ep. 1342, l. 470-472.
11. Ep. 2192, l. 62-64.
12. Ep. 1342, l. 474-482. Cf. Ep. 1510, l. 96-102.
13. Ep. 1342, l. 458-464. Cf. Epp. 1316, l. 23-27 ; 1319, l. 14-15 ; 1484, l. 9-10 ; 1487, l. 12-14 ; 1489, l. 18-19.
14. Epp. 1342, l. 438-441 ; 1352, l. 18-19 ; 1452, l. 43 ; 2260, l. 325-329 ; 3049, l. 84-85.
15. Ep. 1316, l. 23-27.
16. *Cyclops sive Evangeliphorus*, ASD I, 3, p. 606, l. 98-108.
17. Epp. 1510, l. 96-102 ; 3095, l. 10-21.
18. Ep. 602, l. 8-9.
19. Ep. 1342, l. 464-470 ; *Exomologesis*, LB V, 164 C-D.
20. Ep. 1342, l. 491-492.
21. *Franciscani*, ASD I, 3, p. 401, l. 451-455.
22. Epp. 1534, l. 11-34 ; 1603, l. 104-105 ; 1759, l. 5-14, 20-22, 34-38.
23. Ep. 2192, l. 69-71.
24. Ep. 2057, l. 5-9.
25. Ep. 2057, l. 19-20 et 85-88. Cf. Epp. 3106, l. 9-10 ; 818, l. 4-5.
26. Ep. 2073, l. 25-26.



27. *Ep.* 2030, l. 33-35.
28. *Ep.* 535, l. 32-34.
29. *Herilia*, ASD I, 3, p. 159, l. 1106-1112.
30. *Ep.* 447, l. 392-395.
31. *Epp.* 867, l. 162-163 et 234-235 ; 1211, l. 149-154 ; 1610, l. 89-90.
32. *Convivium profanum*, ASD I, 3, p. 203, l. 2527-2529.
33. *Ep.* 2050, l. 13-14.
34. *Opulentia sordida*, ASD I, 3, p. 685, l. 315-326. Cf. *De pueris*, ASD I, 3, p. 66, l. 3-5.
35. Voir notamment *Convivium profanum*, ASD I, 3, p. 197, l. 2326-2327 ; *Epicureus*, ASD I, 3, p. 722, l. 63-66 ; *Convivium religiosum*, ASD I, 3, p. 248, l. 518 ; *Adages*, LB II, 469 D.
36. *Epp.* 999, l. 63-74 ; 1211, l. 136-137, 307-322, 404-410 ; 2157, l. 57-64 ; *Ecclesiastes*, LB V, 811 C-D.
37. *Convivium religiosum*, ASD I, p. 248, l. 513-514. Cf. *Ep.* 1610, l. 69-71.
38. *Ep.* 2073, l. 36-51. Cf. *Epp.* 394, l. 24 ; 1342, l. 427-428.
39. *Abbatis et eruditae*, ASD I, 3, p. 406, l. 110-121. Cf. *Epp.* 858, l. 487-488 ; 1822, l. 20-21.
40. *Franciscani*, ASD I, 3, p. 390, l. 39.
41. *Charon*, ASD I, 3, p. 581, l. 105-112.
42. *Ep.* 959, l. 45-46.
43. *Ep.* 916, l. 143-148.
44. *Epp.* 1956, l. 8-21 ; 1585, l. 19-23.
45. *De interdicto esu carniarum*, LB IX, 1202 F-1203 C. Sur ce thème, voir F. BIERLAIRE, *Les Colloques d'Erasmus : réforme des études, réforme des mœurs et réforme de l'Eglise au xvi^e siècle*, pp. 236-244, Liège-Paris, 1978. Les personnages des *Colloques* n'ont pas besoin d'un édit somptuaire : voir *Convivium religiosum*, ASD I, 3, p. 258, l. 840-841 et p. 256, l. 777-780 ; *Convivium profanum*, ASD I, 3, p. 197, l. 2331-2332.
46. *Epp.* 1353, l. 127-135 ; 1532, l. 30-31. Charles-Quint entendra cet appel : voir A. DE RIDDER, « Contribution à l'histoire du costume et du luxe dans la Belgique d'Autrefois », dans *Bulletin de la Société Royale d'Archéologie de Bruxelles*, pp. 114-115, Bruxelles, 1932.
47. *Institutio principis christiani*, ASD IV, 1, p. 192, l. 791-795. Voir A. RENAUDET, « Erasme économiste », dans *Humanisme et Renaissance*, pp. 194-200, Genève, 1958.
48. *Ep.* 1333, l. 286-288 ; *Institutio principis christiani*, ASD IV, 1, p. 190, l. 781-783.
49. *Ep.* 1165, l. 35-36. Cf. *Epp.* 1925, l. 35-36 ; 2192, l. 118 ; 2201, l. 74-75.
50. *Ep.* 1353, l. 135-137 ; *Encomium medicinae*, ASD I, 4, p. 182, l. 330-341.
51. *Ecclesiastes*, LB V, 890 E-891 A.
52. *Exomologesis*, LB V, 165 B-D.
53. *Encomium medicinae*, ASD I, 4, p. 168, l. 109-112. *Epp.* 1381, l. 192-195 ; 1353, l. 135-137.
54. Voir notamment ce qu'il dit du régime de la femme enceinte : *Institutio christiani matrimonii*, LB V, 709 E-F.
55. *Puerpera*, ASD I, 3, p. 463, l. 355-357.
56. *Ibid.*, p. 460, l. 266-270.
57. *De pueris*, ASD I, 2, pp. 52-53 ; *Institutio christiani matrimonii*, LB V, 710 F-711 A.
58. *De civilitate morum puerilium libellus*, LB I, 1041 A.
59. *Epistola de ratione studii*, ASD I, 3, pp. 69-70. *De civilitate*, LB I, 1041 A.
60. *De pueris*, ASD I, 2, p. 70, l. 18-20.
61. *De civilitate*, LB I, 1039 B-C.
62. *Ibid.*, 1039 E, 1039 A, 1038 F.
63. *Convivium fabulosum*, ASD I, 3, pp. 439-440, l. 49-73. *Convivium profanum*, ASD I, 3, pp. 198-199. *Convivium religiosum*, ASD I, 3, p. 248, l. 520-532. *Convivium poeticum*, ASD I, 3, pp. 346-347, l. 80-83. *Dispar convivium*, ASD I, 3, p. 563, l. 65-70.
64. *Epicureus*, ASD I, 3, p. 726, l. 211-214 ; *De civilitate*, LB I, 1039 A. Voir aussi *Epp.* 1353, l. 190-192 ; 2073, l. 43-54.
65. *De civilitate*, LB I, 1038 B-1041 C. Notre édition critique de cet ouvrage paraîtra dans le prochain volume de l'*Ordo primus* des *Opera omnia* (ASD). La traduction française d'Alcide BONNEAU (Paris, 1877) vient d'être rééditée avec une préface de Ph. ARIÈS (Paris, 1977).
66. Comme l'écrit Guillaume DURAND dans sa traduction française du poème de Ioannes Sulpitius VERULANUS (Paris, 1555, p. 21 et p. 23), qui est reproduite partiellement par A. FRANKLIN, *La vie privée d'autrefois. Les repas*, pp. 180-187, Paris, 1889. Cf. *De Civilitate*, LB I, 1040 B.



67. *De civilitate*, LB I, 1038 B-C, 1039 E, 1041 B. Dans le *Convivium profanum*, le *Convivium religiosum* et le *Convivium poeticum*, le service est assuré par un *puer*; cf. F. BIERLAIRE, *La familia d'Erasme*, p. 19, Paris, 1968. Voir aussi *Confabulatio pia*, ASD I, 3, p. 174, l. 1613-1614; p. 175, l. 1620-1621.

68. Ph. ARIÈS, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, 3^e éd., pp. 275-276, Paris, 1975. Sur cette littérature, voir N. ELIAS, *La civilisation des mœurs*, Paris, 1973; S. GLIXELLI, Les « contenance de table », dans *Romania*, t. 47 (1921), pp. 1-40; F.J. FURNIVALL, *The Babees Book...*, Londres, 1868, et *Queene Elisabethes Academy...*, Londres, 1869.

69. Sur ce sujet, voir F. BIERLAIRE, « Erasmus at school: the "De civilitate morum puerilium libellus" », dans *Essays on the Works of Erasmus*, pp. 239-251, New Haven et Londres, 1978, et « L'enseignement des bonnes manières à l'époque moderne », dans *Réseaux*, n° 32-34, pp. 23-32, Mons, 1978.

70. *De civilitate*, LB I, 1044 A, 1040 F.

71. *Ibid.*, 1044 A.

72. *Convivium profanum*, ASD I, 3, p. 197, l. 2343-2350. Cf. *Ep.* 999, l. 81-86.

73. *De civilitate*, LB I, 1038 C.

74. *Ibid.*, 1038 B.

75. *Ibid.*, 1040 C-E.

76. *Ibid.*, 1041 A, B; 1038 D-E.

77. *Ibid.*, 1040 C.

78. *Ibid.*, 1038 D, 1040 B.

79. *Ibid.*, 1039 B, 1039 D, 1039 A, 1040 A, 1040 B.

80. *Ibid.*, 1038 B.

81. *Ibid.*, 1038 E, 1039 C, 1040 A.

82. *Ibid.*, 1039 D, E; 1039 F-1040 A. Les pages qui précèdent doivent beaucoup à l'étude de J.-Cl. BONNET, « La table dans les civilités », dans *Marseille*, n° 109, pp. 99-104, Marseille, 1977.

83. *Dispar convivium*, ASD I, 3, p. 564, l. 113.

84. *Ibid.*, p. 562, l. 29-31. Cf. *Convivium profanum*, ASD I, 3, p. 208, l. 2716-2720; *Convivium religiosum*, ASD I, 3, p. 232, l. 36-37.

85. *Convivium profanum*, ASD I, 3, p. 196, l. 2321-2322; p. 195, l. 2288-2300. *Convivium religiosum*, ASD I, 3, p. 232, l. 39-45; p. 233, l. 49 à p. 240, l. 275.

86. *Convivium profanum*, ASD I, 3, p. 197, l. 2336 sv.; *Convivium religiosum*, ASD I, 3, p. 240, l. 275-282; p. 261, l. 931-932.

87. *Convivium religiosum*, ASD I, 3, p. 240, l. 284-289.

88. *Dispar convivium*, ASD I, 3, p. 565, l. 130-132. Cf. *Convivium religiosum*, ASD I, 3, p. 241, l. 295-306; *Convivium profanum*, ASD I, 3, p. 197, l. 2346-2349.

89. *Dispar convivium*, ASD I, 3, p. 563, l. 71 à p. 565, l. 127. *De civilitate*, LB I, 1038 B; 1040 E-F. Cf. *Ep.* 1347, l. 40-43.

90. Sur ce sujet, voir F. BIERLAIRE, *Erasme et ses Colloques: le livre d'une vie*, pp. 53-59, Genève, 1977; L.V. RYAN, « Art and Artifice in Erasmus' *Convivium profanum* », dans *Renaissance Quarterly*, t. 31 (1978), pp. 1-16, et « The Banquet Colloquies of Erasmus », dans *Medievalia et Humanistica*, nouvelle série, t. 8 (1977), pp. 201-215. Voir aussi ERASME, *Cinq banquets*, trad. et annotés sous la dir. de J. J. CHOMARAT et D. MENAGER, Paris, 1981.

91. *Convivium religiosum*, ASD I, 3, p. 240, l. 276-279.

92. *Dispar convivium*, ASD I, 3, p. 565, l. 135-147. Cf. *Convivium religiosum*, ASD I, 3, p. 263, l. 1008-1009.

93. *Convivium religiosum*, ASD I, 3, p. 241, l. 319-321.

94. *Ibid.*, p. 245, l. 433-435.

95. *Convivium poeticum*, ASD I, 3, pp. 344-359.

96. *De civilitate*, LB I, 1040 F. Cf. *Ep.* 1053, l. 313-317.

97. *Convivium profanum*, ASD I, 3, p. 202, l. 2505-2516.

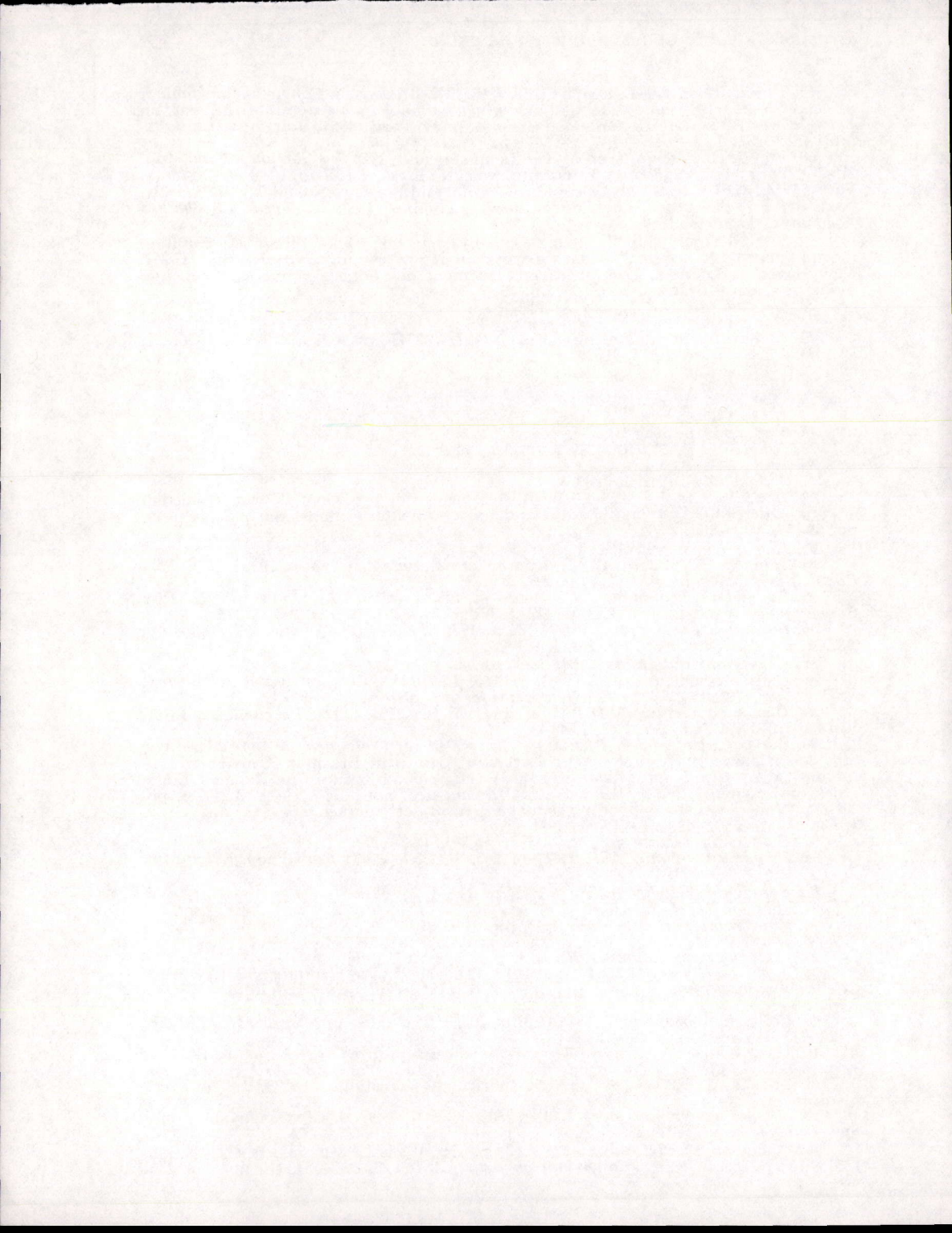
98. *Dispar convivium*, ASD I, 3, p. 564-565, l. 120-125; *De civilitate*, LB I, 1040 F; Cf. *Convivium profanum*, ASD I, 3, p. 208, l. 2713; *Convivium religiosum*, ASD I, 3, p. 248, l. 517-519.

99. *Convivium profanum*, ASD I, 3, p. 202, l. 2512-2513; pp. 205-206, l. 2622-2628; p. 206, l. 2656-2657.

100. Les invités du *Convivium poeticum* dégustent trois sortes d'œufs (ASD I, 3, p. 350, l. 183-192) et ils mangent des fruits en guise d'apéritif (ASD I, 3, p. 346, l. 78-80; p. 351, l. 232-235: « Conducit lubricandis intestinis. (...) O coenam vere medicam. »)

101. *Dispar convivium*, ASD I, 3, p. 562, l. 25-27, l. 47-49. Cf. *Convivium profanum*, ASD I, 3, p. 197, l. 2329.

102. *Convivium religiosum*, ASD I, 3, p. 239, l. 254-256; p. 245, l. 429; p. 248, l. 515-516; p. 256, l. 753-756. *Convivium poeticum*, ASD I, 3, p. 344, l. 11; p. 351, l. 236.



103. *Convivium profanum*, ASD I, 3, p. 214-215; *Convivium poeticum*, ASD I, 3, pp. 356-359.
104. *Convivium sobrium*, ASD I, 3, p. 646, l. 118. Cf. *Senile colloquium*, ASD I, 3, p. 380, l. 174-175. *Ep.* 1223, l. 1-13.
105. *Epicureus*, ASD I, 3, p. 731, l. 397-405.
106. *Ep.* 909, l. 8-10. Cf. HORACE, *Satires*, II, 1, 73. Voir F. BIERLAIRE, *Les Colloques d'Erasmus...*, pp. 82-83.
107. *De civilitate*, LB I, 1040 D, 1040 F - 1041 A. Cf. *Convivium religiosum*, ASD I, 3, p. 258, l. 833-834.
108. *Convivium religiosum*, ASD I, 3, p. 255, l. 751-752; p. 261, l. 925-926. *Convivium profanum*, ASD I, 3, p. 208, l. 2702-2703.
109. *Ep.* 2073, l. 25-35. Cf. *Convivium profanum*, ASD I, 3, p. 195, l. 2280-2286.

